HAL
open science

Antonin Artaud : “ Freud a eu peur de la psychanalyse ”

Evelyne Grossman

To cite this version:

Evelyne Grossman. Antonin Artaud : “ Freud a eu peur de la psychanalyse ”. Antonin Artaud et la psychanalyse, Guillaume FAU, Nov 2006, Paris, France. halshs-01421427

HAL Id: halshs-01421427

https://shs.hal.science/halshs-01421427v1

Submitted on 22 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Antonin Artaud : « Freud a eu peur de la psychanalyse »

Evelyne Grossman

(intervention au colloque « Antonin Artaud et la psychanalyse », Paris, BnF, 9 novembre 2006)

« Antonin Artaud et la psychanalyse », titre de ce colloque Antonin Artaud à la Bibliothèque nationale de France, je voulais le souligner d'emblée, c'est loin d'être un sujet banal. D'habitude, en effet, le sujet qui revient constamment, c'est plutôt « Artaud et la psychiatrie ». Or, interroger les relations d'Artaud à la psychanalyse, non seulement cela ne va pas de soi, mais cela me paraît infiniment plus neuf et plus intéressant. On s'épargnera donc ici – théoriquement du moins – les discours convenus sur Artaud et l'enfermement asilaire, les électrochocs, l'insulino-thérapie, le docteur Ferdière, médecin-chef de l'asile de Rodez dans le rôle du tortionnaire, etc… « Artaud torturé par les psychiatres », comme l'avait titré un pamphlet aisément oubliable … La réalité, comme toujours, était sans doute infiniment plus nuancée et complexe.

Pour ma part, je voudrais faire une hypothèse que je vais essayer d'explorer brièvement ici. L'hypothèse est la suivante : il y eut chez Antonin Artaud non seulement un refus violent de la psychiatrie à laquelle il n'eut que trop souvent à faire. Cela, on le sait. Mais aussi et surtout, je voudrais essayer de montrer qu'on peut déceler chez lui une étonnante proximité à la psychanalyse, du moins telle qu'il en réinvente la logique et la pratique. Je dis bien *la pratique*.

Il y a, je crois, dans la multiplicité des engagements artistiques et théâtraux d'Artaud, dans le foisonnement de ses pratiques d'écriture, un parcours (au milieu de beaucoup d'autres) qui va de la psychiatrie à la psychanalyse, – une psychanalyse qu'il réinterprète et à laquelle il entend redonner sa véritable force d'insurrection, puisque aussi bien, comme il l'écrivit un jour, « Freud a eu peur de la psychanalyse ». Ce qui d'ailleurs n'est sans doute pas faux, comme c'est souvent le cas des jugements d'Artaud, du moins quand on accepte de le suivre un instant – à nos risques et périls – dans cette étrange logique ultra-lucide qui est la sienne. Extra-lucide, par parenthèse d'ailleurs, c'est le terme qu'il utilise pour parler de Van Gogh. « Non VG n'était pas fou, répète-t-il dans son essai « VG le suicidé de la société » et il ajoute : « C'est ainsi qu'une société tarée a inventé la psychiatrie pour se défendre des investigations de certaines lucidités supérieures dont les facultés de divination la gênaient ». Naturellement, Artaud ici parle aussi de lui-même.

Artaud a donc une longue pratique des psychiatres, on ne le sait que trop ; quasiment dès l'enfance, l'adolescence, il s'est trouvé « confié », comme l'on dit, aux mains de médecins de toutes sortes. Il souffre de ce qu'il nommera lui-même des « douleurs errantes », angoisses, troubles nerveux, symptômes dépressifs mal identifiés … Que disent les différents psychiatres qui se succèdent auprès de lui, auxquels très vite sa famille fait appel pour tenter de comprendre et de soulager ses troubles ? Deux diagnostics reviennent : neurasthénie (?) , « syphilis héréditaire ». Syphilis héréditaire … je m'y arrête un instant.

Le mal syphilitique, l'ombre de la grande Vérole (comme on disait), cette figure maléfique d'une sexualité pécheresse, c'est un des grands thèmes littéraires et médicaux du

XIXème siècle. Ce symptôme d'une sexualité honteuse et frappée de mort, on en retrouve le mythe par exemple chez Zola, chez Maupassant ou encore chez Huysmans. Dans le domaine médical ou psychiatrique, on en retrouve la trace dans la fameuse théorie psychiatrique de l'hérédité-dégénérescence (celle que le psychiatre Edouard Beer, à la grande fureur d'Artaud, appliquera à Van Gogh ; vous vous souvenez : Artaud lit l'article que Beer a consacré à Van Gogh et il se précipite pour voir l'exposition Van Gogh au musée de l'Orangerie : « Van Gogh, écrivait le docteur Beer : … hérédité chargée »… « un dégénéré du type Magnan », etc…) ; c'est à cette époque aussi qu'on formule l'hypothèse de l'existence d'une **folie** d'origine vénérienne ou encore celle d'un risque de paralysie générale due à une hérédité syphilitique. On ne compte plus les lettres dans lesquelles Antonin Artaud à partir des années 1920 se plaint de crises soudaines de paralysie, où il répète qu'il craint d'être un jour frappé de PG [paralysie générale]. Comme l'indique Michel Foucault dans son *Histoire de la folie*, la paralysie générale put un temps passer (au XIXe siècle et jusqu'à Freud) pour une « bonne folie » par opposition à l'hystérie. Contrairement en effet à l'hystérie sans faute repérable ni assignation organique, avec la paralysie générale la faute – avec tout ce qu'elle suggère d'intérieur et de caché – semblait trouver aussitôt « son châtiment et son versant objectif dans l'organisme[1] ».

Que s'est-il passé en 1920 ? Le jeune Antonin Artaud, âgé de 24 ans, arrive à Paris en provenance de Marseille. Il est confié par sa famille au Dr Edouard Toulouse, médecin-chef de l'asile de Villejuif, près de Paris. Le Dr Toulouse a fondé une revue culturo-médicale, intitulée *Demain* ; sous-titre : « Efforts de pensée et de vie meilleures ; Organe d'hygiène intégrale pour la conduite de la vie intellectuelle, morale et physique ». Etrange objet d'ailleurs, cette revue qui reflète les obsessions de l'époque, et dont Toulouse confie la co-direction au jeune Antonin Artaud. Le Docteur Toulouse est le tenant d'un hygiénisme dit « progressif »… tout comme, rappelons-le au passage, un autre médecin, Louis-Ferdinand Destouches, qui n'est pas encore Céline, et qui soutient en 1924 sa fameuse thèse de médecine consacrée à *Semmelweis :* étonnante thèse (romanesque autant que médicale) sur l'hygiène, l'asepsie, la prophylaxie et déjà ce lien fondamental qui hantera tellement Artaud, ce lien entre la sexualité, la reproduction et la mort puisque Céline évoque longuement dans sa thèse, la terrible fièvre puerpérale qui décimait au XIX siècle tant de jeunes accouchées.

Le sexe et la mort, grande obsession aussi chez le Dr Toulouse, qui, évidemment, croit déceler chez Antonin Artaud des signes de syphilis. Il lui fait subir, lui aussi, un traitement anti-syphilitique douloureux à base de piqûres. Lui aussi, car il n'est ni le premier ni le dernier psychiatre à faire peser sur Artaud ce diagnostic d'une sexualité coupable, d'une reproduction sexuée frappée de mort, d'une semence empoisonnée (j'ai été empoisonné et « ce poison s'appelle le sperme » répètera Artaud à Rodez (*Œuvres*, Quarto-Gallimard, p. 881).

Car cette histoire dure et se répète :
Février 1943 : 23 ans après le Dr Toulouse, Artaud est alors interné à l'asile psychiatrique de Rodez. Extrait d'une lettre qu'il écrit au Dr Jacques Latrémolière, psychiatre qui avec le docteur Ferdière « prend soin » de lui à Rodez :

> « Cher Docteur,
>
> D'après certains signes pathogènes que vous avez notés sur moi vous avez cru devoir soupçonner dans mon cas l'existence d'une affection syphilitique, qui ne peut pas exister comme **acquise** [souligne trois fois Artaud et, plus loin, il ajoute ceci]

[1] Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, 1972, Tel / Gallimard, p. 646.

> Et quant à une syphilis héréditaire, mon cas, Dr, est une vieille histoire connue d'un bon nombre de médecins français dont le premier fut le Professeur Grasset de Montpellier qui, en 1917, d'après l'inégalité pupillaire que vous avez notée me fit faire une longue série de piqûres de bi-iodure de mercure. Depuis donc 1917, je dis mille neuf cent dix-sept, des dizaines de médecins, dont le Dr Toulouse en 1920, m'ont fait faire des centaines de piqûres d'hectine, de Galyl, de cyanure de mercure, de novar/séno/benzol et de quinby dont je porte les cicatrices dans tout le corps et les séquelles dans le système nerveux sans que mon état général en ait été changé *sauf en pire* parce que cette soi-disant syphilis héréditaire est fausse et que ces piqûres m'ont lésé gravement les moelles et le cerveau et que *m'en faire une de plus est commettre un assassinat.* »

On ne s'étonnera pas qu'Artaud écrive encore en juin 1946, à sa sortie de l'asile de Rodez : « Cette sexualité fait mourir, j'en cherche une qui fasse vivre ».

Question : qu'est-ce qui différencie, entre autres, la psychiatrie et la psychanalyse ? Ceci au moins, qui m'intéresse ici : une attitude diamétralement opposée en ce qui concerne l'hygiène et l'asepsie.

Bref retour en arrière :
Fin du XIXè siècle toujours ; printemps 1895 : publication à Vienne des *Études sur l'hystérie* de Freud et Breuer. L'ouvrage, on le sait, marque une étape décisive : grâce aux premières patientes hystériques de Freud et de Breuer, c'est le passage de la méthode hypno-cathartique à la psychanalyse proprement dite, avec notamment cette découverte fondamentale qu'est le transfert. La méthode « cathartique », elle impliquait, en effet, en particulier chez les premières patientes hystériques de Freud, qu'elles revivent avec une forte intensité dramatique leurs souvenirs refoulés afin de libérer les affects réprimés et donc de s'en décharger. Or, qu'est-ce que le transfert ? C'est la mise en jeu d'un déplacement d'affect, une force des émotions qui non seulement sont revécues au cours de l'analyse mais qui passent du patient au thérapeute et inversement. Le transfert c'est, dit Freud, « ce lieu ambigu où s'unissent la signification et l'énergie » et il n'y a pas d'interprétation du sens sans prise en compte de la force qui l'affecte, de l'énergie avec laquelle il circule et se déplace. Tout ceci, naturellement, ne laisse pas indemne le psychanalyste ; pris lui-même dans ce mouvement d'affects, il ne peut plus se tenir prudemment à l'extérieur, à l'écart des phénomènes qu'il interprète. Il est lui-même exposé. En ce sens, comme chacun sait, la psychanalyse est un exercice dangereux.
Bref, qu'est-ce que le transfert ? C'est un effet de contagion (en d'autres termes : la déroute de l'asepsie).

Je renvoie ici entre autres, à l'ouvrage du psychanalyste Serge Viderman, *La construction de l'espace analytique*, ouvrage qui montre très clairement comment le premier Freud avait d'abord farouchement résisté à cette violence transférentielle de ses patientes hystériques, comment il avait cherché justement à maintenir au cadre analytique l'asepsie rigoureuse d'un champ opératoire. « Le traitement psychanalytique peut être comparé à une intervention chirurgicale » écrivait Freud dans son *Introduction à la psychanalyse*, tentant là encore de le préserver de toutes les contaminations parasitaires qui pouvaient le menacer. Autrement dit Freud réagit d'abord en scientifique, en neurologue (quasiment en psychiatre). Ce n'est que peu à peu qu'il se résoudra à réintégrer dans le champ de l'analyse cette force transférentielle qui lui était d'abord apparue aussi peu admissible que les puissances occultes dont parlent les mythes.

Janvier 1947 (un an avant sa mort) , extrait de sa conférence au Théâtre du Vieux-Colombier :

> « Le théâtre est un débordement passionnel,
> un épouvantable **transfert**
> de forces
> au corps
> du corps »

Quand il parle de transfert, Antonin Artaud sait de quoi il parle. Au minimum, il a eu accès à une certaine vulgate psychanalytique qui s'est diffusée à l'époque dans les milieux intellectuels et artistiques. Il a dû lire de Freud sans doute autant que Breton et les surréalistes dans les années vingt, au moment où les textes de Freud commencent à être traduits et commentés en France. On sait, par ailleurs, son amitié avec le Dr René Allendy, membre fondateur de la Société psychanalytique de Paris, éminent diffuseur de la pensée de Freud en France, sous l'influence duquel il fera en 1926 quelques séances d'une psychanalyse vite interrompue. Plus tard à Rodez, le vocable psychanalytique (vraisemblablement au contact de Ferdière, qui n'est pas étranger non plus à l'univers de la psychanalyse), ce vocable donc, se retrouve fréquemment dans ses textes. Le terme d'inconscient surgit même de façon répétitive (j'y reviendrai).

Qu'est-ce que le transfert, pour Antonin Artaud ? C'est, je crois, ce qu'il appelle, lui, la *cruauté*. Je rappelle la définition qu'il donne de ce terme de « cruauté », dans ses textes théoriques des années 30 lorsqu'il décrit le nouveau théâtre qu'il veut fonder :

> « […] il ne s'agit pas de cette cruauté que nous pouvons exercer les uns contre les autres en nous dépeçant mutuellement les corps, en sciant nos anatomies personnelles, ou, tels des empereurs assyriens, en nous adressant par la poste des sacs d'oreilles humaines, de nez ou de narines bien découpées, mais de celle beaucoup plus terrible et nécessaire que les choses peuvent exercer contre nous. »

Il s'agit donc, comme il le précise ailleurs, d'arriver à une « prise de possession de certaines forces » ; c'est une question d'énergie à capter, de trajet nerveux, de souffle. « Athlétisme affectif », écrit-il encore. Le *Théâtre de la cruauté* se propose donc, comme il le souligne : « d'en revenir […] à cette idée élémentaire magique, reprise par la psychanalyse moderne, qui consiste pour obtenir la guérison d'un malade à lui faire prendre l'attitude extérieure de l'état auquel on voudrait le ramener ». On peut naturellement douter que ce qu'Artaud nomme ici, en 1933 « la psychanalyse moderne », ce soit exactement ce que Freud entend à la même époque sous le même mot.

Antonin Artaud en est resté visiblement à la première définition de la psychanalyse, celle du processus cathartique : il se borne à y voir une purge des émotions, une purification du malade. C'est la même idée qu'il reprendra dans sa fameuse conférence – de 1933 également –, « le théâtre et la peste », conférence fondamentale qu'il place au début de son recueil théorique « Le Théâtre et son double ». Qu'est-ce que la peste pour Artaud ? Une contagion à distance sans contact et qui se propage en ondes, un processus de purification à l'issue d'une crise « qui se dénoue par la mort ou par la guérison ». Le théâtre de la cruauté, répète-t-il, doit être comme la peste.

Je cite : « Comme la peste, le théâtre est un formidable appel de forces. (…) Il est la révélation, […] la poussée vers l'extérieur d'un fond de cruauté latente » Comme la peste, donc, le théâtre, dit Artaud est « une sorte d'entité psychique » qui agit à distance : transport, transfert d'énergie, fusion instantanée et provisoire du spectateur et de l'acteur, transe, décharge (*abréaction*, aurait dit le premier Freud). Si l'on admet ce modèle énergétique de la peste, alors on peut admettre, écrit Artaud, que tous les conflits « en passant sur le plan du théâtre se déchargent dans la sensibilité de qui les regarde / avec la force d'une épidémie »
Voilà : avec la force d'une épidémie…

Quelles premières conclusions tirer provisoirement, de tout cela ? D'abord ceci : contre la syphilis, ce mal héréditaire cher aux psychiatres, Artaud invente un mythe théâtral dont il forge la théorie : la peste. Contre l'obsession de l'asepsie, il prône la contamination, la contagion transférentielle à distance. Autrement dit encore : à la syphilis, maladie psychiatrique, il substitue la peste, maladie théâtrale et psychanalytique**.**
D'ailleurs, on s'en souvient, la légende veut que Freud débarquant pour la première fois aux Etats-Unis en 1909, ait déclaré : « je viens leur apporter la peste ».

S'il y a une chose donc, qu'Artaud savait mieux que quiconque, c'est que la littérature est une ***parole érotisée***. Elle est par excellence, le lieu où se joue cette crise, cette sortie des identités où se perd toute différence entre l'auteur et l'auditeur, le spectateur, le lecteur. C'est même très exactement là que se déploie la force pulsionnelle d'un corps sans organes.

Rodez, 6 octobre 1945, lettre à Henri Parisot :

> « Lorsque je récit un poème, ce n'est pas pour être applaudi mais pour sentir des corps d'hommes et de femmes, je dis des ***corps***, trembler et virer à l'unisson du mien, virer comme on vire, de l'obtuse contemplation du bouddha assis, cuisses installées et sexe gratuit, à l'âme, c'est-à-dire à la matérialisation corporelle et réelle d'un être intégral de poésie. Je veux que les poèmes de François Villon, de Charles Baudelaire, d'Edgar Poe ou de Gérard de Nerval deviennent vrais, et que la vie sorte des livres, des revues, des théâtres ou des messes qui la retiennent et la crucifient pour la capter, et passe sur le plan de cette interne magie de corps, de ce transvasement utérin de l'âme à l'âme, qui corps par corps et faim d'amour pour faim libère une énergie sexuelle enfouie sur laquelle les religions ont jeté l'excommunication et l'interdit, et que la tartufferie hypocrite du siècle distille dans ses partouses secrètes, en haine de la poésie. Le sexe est sombre, Henri Parisot, parce que la poésie l'est encore plus ».

Vous voyez : transfert, transvasement … (de corps à corps) qui libère, dit Artaud, « une énergie sexuelle enfouie ». [Cf : ce qu'il appelle aussi in Rodez 1945 à propos du théâtre du Moyen âge: « une force d'identification magique qui fut le secret de quelques anciens auteurs ». Quarto, 967] De là l'intérêt constant d'Artaud pour la magie, les anciennes cultures magiques, l'occultisme, etc…

On ne comprend rien, je crois, à Antonin Artaud, si on n'entend pas cela, si on ne comprend pas que le corps d'écriture dont il parle, celui qu'il cherche à refaire sur la scène de théâtre, ou à la fin de sa vie dans ses petits cahiers d'écolier dans lesquels il écrit et dessine, ce corps-là, est un corps intégralement sexuel (ce qui ne veut pas dire sexué, tout est là). On a tort, je crois, de faire d'Artaud, comme on l'entend parfois, quelqu'un qui aurait eu une sainte horreur mystique, chrétienne, de la sexualité, une obsession de la pureté. On a tort de ramener Artaud à nos petites logiques sociales, religieuses ou métaphysiques. Car il y a aussi de petites

logiques métaphysiques… Ce qu'il dit et écrit depuis le début est infiniment plus complexe et vertigineux, parce que constamment il déborde (ou saborde) les catégories fixées de nos systèmes de pensée. Il faut comprendre que chez lui la langue bouge. Toute sa vie il a lutté contre ce qu'il appelait « la parole ossifiée », les mots « gelés ». Toute sa vie il a cherché à inventer un nouveau langage, un corps-langage infiniment vivant, un langage qui n'arrête plus la pensée, un langage a-grammatical propulsé dans l'espace de la page, de la feuille de dessin, de la salle de théâtre. Si l'on accepte un instant cela, alors on perçoit que le « corps sans organes » est aussi, comme l'avait compris Deleuze, un corps plein d'organes, que le corps pur est aussi un corps intégralement sexuel.

A la Libido freudienne, il oppose ce qu'il appelle parfois l'Éros platonicien, l'Éros noir, « le sens génésique », l'infinie pulsion de vie d'une sexualité sans bords. C'est ce qu'il évoque par exemple en 1947 dans un texte qui s'appelle à nouveau le *Théâtre de la Cruauté* :

« Le corps humain est une pile électrique
chez qui on a châtré et refoulé les décharges,
dont on a orienté vers la vie sexuelle
les capacités et les accents
alors qu'il est fait
justement pour absorber
par ses déplacements voltaïques
toutes les disponibilités errantes
de l'infini du vide,
des trous de vide
de plus en plus incommensurables
d'une possibilité organique jamais comblée ».

Ce qu'il entend, lui, sous le terme de Libido, c'est le pouvoir de mort du sexe génital, cet organe toujours potentiellement syphilitique, « cet organe de mort » comme il l'écrit à Ferdière, l'organe de la reproduction sexuelle, « le sexe du père » à qui, comme il dit, « manque tout l'infini ». « La libido est la définition d'un désir de cadavre », écrit-il encore.
Dans un lettre à Breton du 2 juin 1946, il écrit ceci : « Le cu, je veux dire la sexualité, est utile, André Breton, je ne dis pas le contraire, c'est un excellent moyen d'expansion, d'émission, et j'oserai dire de *propulsion*. »
Autrement dit, l'*expansion* n'est pas la *pansion*, « ce gonflement séminal d'une panse qui dans l'orgasme se procure un super-cerveau »… Pas la *panse*, donc, pas l'érection organique, pas les « appétences galeuses », comme il dit, les « golosités de la libido », mais …. La *danse* !

« pas de pénétration, / pas de compénétration, / pas de copulation / pulation. /
Mettre en contact des molécules principes,
et les forcer à se briser l'un sur l'autre […]
au moyen d'une série de **propulsions** répétées
qui obéissent aux mesures d'une danse
dont l'acte sexuel
n'est que la caricature
bestiale et avortée »

Alors bien sûr, les psychanalystes pourraient lui rétorquer : mais vous vous trompez, Monsieur Artaud, vous confondez le sexuel et le génital ! Ce que Freud nomme sexualité,

c'est justement, bien au-delà des organes de la reproduction sexuée, cette force pulsionnelle inconsciente qui nous traverse. Ou encore votre « Éros noir » ou ce que vous nommez « corps sans organes », c'est du préœdipien, du pré-génital, du pervers polymorphe infantile, c'est de la régression à l'archaïque … ! Sans doute, en effet, selon la logique freudienne qui n'est pas celle d'Artaud. Et pour tout ceci, certes, il y a un prix à payer ; on sait bien qu'il y a chez Antonin Artaud un renversement paranoïaque, que l'organe sexuel rejeté, projeté à l'extérieur, revient du dehors le hanter, le persécuter. Et c'est l'assaut des hordes de démons, des larves de néant, des succubes et suppôts qui envahissent ses derniers textes. C'est contre ce qu'il appelle l'inconscient (c'est-à-dire l'obsession libidineuse) qu'il lutte alors, contre ces démons qui viennent toutes les nuits lui sucer le sang et lui voler son sperme. « Je n'accepte pas l'inconscient, écrit-il alors, je n'en veux absolument pas en moi. »

On se souvient que Roland Barthes, dans son *Sur Racine*, définissait ainsi la psychanalyse : « c'est un langage prêt à recueillir la peur du monde. » Encore faudrait-il que la psychanalyse commence vraiment à penser le mal et la cruauté …. Ce que tente l'écriture du « corps sans organes » d'Artaud. Comme il l'écrivait à Anne Manson en 1936 : « Ce que les hommes appellent aujourd'hui l'humain, c'est le châtrage de la partie surhumaine de l'homme ».